

**ASSOCIATION DES AMIS
D'ANTOINE DE SAINT EXUPÉRY**

**CAHIERS
SAINT EXUPÉRY
8**

Editions de l'Astronome

Table des matières

CAHIERS SAINT EXUPÉRY 8

Introduction de Laurent de GALEMBERT	5
François d'Agay, <i>In Memoriam</i>	7
Saint Exupéry critique et victime de la modernité par Gildas RICHARD	9
Pour une poétique de l'avion : quelle(s) représentation(s) ? par Thierry SPAS et Laurent de GALEMBERT	29
L'expérience de l'espace dans <i>Un vol</i> : géopoétique et échos romantiques par Augusto DARDE	41
Hommes de la terre : l'alliance contre nature de Camus et Saint Exupéry par Wyatt LEAF	55
Un bouquet composé : lecture d'un extrait de <i>Terre des hommes</i> par CHEN Minhua	75
Pour une nouvelle lecture du <i>Petit Prince</i> par Laurent de GALEMBERT	93
<i>Un accident</i> : du farcesque au tragique par Amélie GOUTAUDIER	101
<i>Églogue</i> et la tentation romantique par Amélie GOUTAUDIER	107
<i>Églogue</i> ou la fable de l'enracinement par Laurent de GALEMBERT	121
<i>Manon, danseuse</i> : le drame de la déréliction par Amélie GOUTAUDIER	123
L'héritage de Dostoïevski dans l'œuvre de jeunesse de Saint Exupéry par Amélie GOUTAUDIER	143
« <i>Tu ne tueras point</i> » par François GERBER	153
<i>L'Aube embrasée, Pilote de guerre de Saint Exupéry</i> par Aurélien d'AVOUT : note de lecture par Laurent de GALEMBERT	157
<i>Saint Exupéry penseur</i> par Sylvain FORT : note de lecture par Laurent de GALEMBERT	159

Une rencontre avec Saint Exupéry : extrait de <i>La nuit finira</i> par Henri FRESNAY	161
80° anniversaire de la disparition d'Antoine de Saint Exupéry Manifestations 2024	165
Présentation des contributeurs	167
Remarque sur l'orthographe du patronyme « Saint Exupéry »	173
Bibliographie critique établie et actualisée par Laurent de GALEMBERT	175
L'Association des Amis d'Antoine de Saint Exupéry présentée par Thierry SPAS	201

INTRODUCTION

Laurent de GALEMBERT
Vice-président et secrétaire général de l'AAASE

C'est toujours avec le même plaisir que nous publions un nouvel exemplaire des *Cahiers Saint Exupéry* initiés en 1980. Après les *Cahiers 4* (2020), les *Cahiers 5* (2021), les *Cahiers 6* (2022) et les *Cahiers 7* (2023), les *Cahiers 8* de 2025 affichent une double ambition.

Nous avons voulu, d'une part, sur le plan académique, ouvrir notre horizon à l'international en accueillant les contributions de Chen Minhua de l'université de Shangāi (Chine), d'Augusto Darde de l'université de Rio (Brésil) et de Wyatt Leaf de l'université de Princeton (États-Unis). Les écrits de Saint Exupéry ont toujours eu une portée mondiale ; il en va de même pour son héritage dont la vocation est universelle.

Il s'est agi, d'autre part, sous l'impulsion d'Amélie Goutaudier, de s'intéresser aux premiers écrits de Saint Exupéry, parfois inédits, comme *Un vol*, *Un accident* et *Églogue*, jusqu'à la parution de la somme intitulée *Du vent, du sable et des étoiles* d'Alban Cerisier dans la collection Quarto (2018), parfois peu connus, comme *Manon danseuse*, et en conséquence inexploités jusqu'à présent.

Nous accueillons également une contribution remarquable de Richard Gildas sur les apories de la pensée de Saint Exupéry qui l'ont rendu à la fois critique et victime de la modernité. François Gerber a bien voulu nous transmettre une note d'intention, dont nous le remercions vivement, qui esquisse le positionnement de Saint Exupéry face au sixième commandement du Décalogue.

Enfin, fidèles aux buts de l'association, nous n'avons pas pour autant renoncé à faire le point sur la dernière actualité expupérienne, par le biais de notes de lecture, d'une bibliographie constamment enrichie et actualisée ou encore par la publication d'archives, comme

un extrait de *La nuit finira* d'Henri Fresnay où celui-ci raconte sa rencontre avec Saint Exupéry.

Nous dédions ce numéro à la mémoire de François d'Agay, neveu et filleul d'Antoine, qui fit tant pour le rayonnement des valeurs de son illustre aïeul.

FRANÇOIS D'AGAY

1925 - 2024

In Memoriam



François d'AGAY
et Thierry SPAS à Condom
(Gers) lors d'une exposition *Saint
Exupéry* de Jean CHAZOTTES
en 2006

François d'Agay, neveu et filleul d'Antoine de Saint Exupéry nous a quittés ce 29 mars 2024 dans sa quatre-vingt dix-neuvième année. Président de la Succession Saint Exupéry – d'Agay et de la Fondation Antoine de Saint Exupéry pour la Jeunesse pendant plus de vingt ans, François d'Agay était membre de droit du Conseil d'Administration de l'association des Amis d'Antoine de Saint Exupéry.

Il n'avait pas 15 ans quand il revit pour la dernière fois son parrain en août 1940.

C'est à Arras, en 2000, pour les manifestations du centenaire de la naissance d'Antoine de Saint-Exupéry, qu'ont commencé pour moi d'inoubliables rencontres avec François d'Agay. Chacune de ces retrouvailles étaient marquées par la bienveillance, l'attention et l'intelligence qui le caractérisaient, ponctuées de souvenirs précieux de « l'oncle Antoine ».

François d'Agay était très attaché à l'action des Amis d'Antoine de Saint Exupéry visant à promouvoir les valeurs de l'œuvre et

l'exemplarité de l'engagement de son illustre parrain. Il n'avait que 23 ans quand il côtoya Gaston Gallimard et André Gide pour fonder la Société des Amis d'Antoine de Saint-Exupéry en 1948. Depuis, il nous était reconnaissant pour tout le travail accompli et très heureux de voir renaître les *Cahiers Saint Exupéry* en 2020 après 30 ans de silence. Passionné et enthousiaste, infatigable globe-trotter pour la Fondation qu'il présidait, il n'a cessé d'encourager les Amis avec amitié et intérêt, prodiguant de précieux conseils et de sages avis. Il incarnait le devoir de mémoire.

Beaucoup de ceux qui ont eu le privilège de le rencontrer chez lui se souviennent avec émotion de son accueil chaleureux car, sans doute, rattachait-il à sa famille tous ceux qui partagent les richesses fondamentales transmises par son parrain. De celles-ci, je ne citerai que la noblesse d'esprit et la simplicité. Le regard de François, son sourire, les petits rires qui émaillaient parfois ses anecdotes trahissaient sa fertile générosité.

François d'Agay nous laissera l'exemple trop rare d'une droiture invitant à la véritable rencontre. Fidèles à lui, à l'héritage invisible mais véritable de richesse humaine qu'il nous laisse, nous continuerons d'honorer la mémoire de François d'Agay, de penser à lui, de parler de lui avec affection, respect et nostalgie.

Thierry SPAS
Président des Amis d'Antoine de Saint Exupéry

SAINT EXUPÉRY CRITIQUE ET VICTIME DE LA MODERNITÉ

Gildas RICHARD
professeur de philosophie
en classes préparatoires aux grandes écoles

L'HOMME ENGLUÉ

C'est peu de dire que Saint Exupéry n'appréciait guère son époque¹. Et les attendus de sa détestation autorisent à penser que, par « *son époque* », il faut entendre, au-delà du laps de temps par lui-même vécu, la modernité en général : une ère dominée et animée par une certaine conception de l'homme et de l'existence humaine, que Saint Exupéry juge d'une pauvreté et d'une petitesse telles que la dignité, et peut-être l'humanité même de l'homme, s'en trouvent altérées. Avec la modernité et par elle, il est devenu rare que l'homme soit encore l'homme ; le plus souvent, il n'est qu'un « *individu* »².

Ce qui, aux yeux de Saint Exupéry, sépare la modernité des époques antérieures, et l'individu de l'homme, peut s'énoncer simplement : c'est l'érection du bien-être individuel en but suprême de l'existence. Lorsqu'il en vient à penser que ce qui donne sens à sa vie, c'est la quête du « *bonheur* », et que ce qui constitue le bonheur, c'est la satisfaction la plus complète possible de toutes les petites aspirations dont il est le siège, accompagnée de l'absence la plus complète possible de contrariété et de souffrance, l'homme n'est plus à la hauteur de lui-même ; il s'affaisse, se rétrécit, se racornit, se défigure. On ne sait s'il faut dire qu'il n'est plus lui-même, ou plutôt, ce qui revient paradoxalement au même, qu'il n'est plus que lui-même. Ne

1. « *Je hais mon époque de toutes mes forces* », écrivait-il encore la veille de sa mort (Lettre à X... du 30 juillet 1944).

2. *Pilote de guerre*, Paris, Gallimard, Le livre de poche, 1942 (noté désormais *PG*), p. 216 ; p. 219.

plus être ce qu'on est, et cela précisément en étant trop exactement ce qu'on est ; perdre son être précisément parce qu'on le tient, qu'on s'y tient et que l'on y tient : c'est bien un privilège de l'homme que de receler cette étrange possibilité, qui est aussi, sans doute, une louche tentation. C'est à elle que l'homme moderne a cédé, devenant ainsi un « *gérant grincheux* »³.

Un gérant, car le souci du bien-être conduit à soupeser, calculer la quantité de plaisir ou de déplaisir qu'une chose est susceptible de procurer, plutôt qu'à être attentif à son sens intrinsèque, à sa beauté ou à sa grandeur propres ; il incite à compter plutôt qu'à méditer, à mesurer plutôt qu'à contempler, à engranger plutôt qu'à donner, à apprécier (littéralement : attribuer un prix) plutôt qu'à aimer. Et un gérant grincheux, car cette aspiration incite presque invinciblement à se poser en détenteur de droits, et à s'en faire le gardien pointilleux face à un monde extérieur qui, tout à la fois, doit les donner et menace de les bafouer. L'homme moderne part du stupéfiant principe que le monde lui doit quelque chose – peut-être même tout. Et que, quoi qu'il en reçoive, cela n'est jamais trop, et ne fait jamais de lui un obligé. Plus exactement, l'homme moderne se caractérise par le désir d'un monde ainsi conçu, et par l'effort constant, opiniâtre, pour l'édifier.

Un tel monde, le monde moderne, prend donc la forme d'une immense machine, pourvoyeuse de droits et de choses auxquelles on a droit ; machine qui ne vit pas mais fonctionne, imprime à ses rouages un mouvement qui leur vient de l'extérieur et qui les fait demeurer extérieurs les uns aux autres, alors même qu'ils se côtoient au plus près en un exact ajustement. Machine qui fonctionne d'autant mieux que ses rouages ont appris à n'avoir besoin de rien d'autre que ce qu'elle est capable de produire. Désirant le bien-être, et le désirant comme un dû, l'homme moderne a engendré pour lui-même cet effroyable destin : rétrécir et appauvrir son désir, consciencieusement et toujours davantage, pour l'inscrire dans l'horizon de ce qui est revendicable. Ce qui est revendicable, c'est ce qui est de l'ordre du « quelque chose », exactement définissable, quantifiable et mesurable : on ne peut avoir droit qu'à *ceci*, dans telle proportion fixée, pas plus, pas moins. Ce qui est revendicable, c'est aussi, conjointement, ce qui peut être donné avec ou sans bonté, ce qui est détachable de l'intention dans laquelle il est apporté, ce dont il est possible, aussi bien, de s'emparer si on se le voit refuser. Impossible,

3. *Id.*, p. 219.

par exemple, de s'emparer d'une amitié ou d'un pardon : ils ne sont rien à moins d'être librement accordés ; ce qu'ils sont n'est pas séparable des dispositions intérieures qui président à leur octroi ; et je ne puis *revendiquer* qu'autrui m'aime. Mais le pain, le pécule, l'objet, le poste restent ce qu'ils sont quel que soit le sentiment, ou l'absence de sentiment, que j'inspire à *ce, celui* ou *ceux* dont je les reçois ; le libre don n'est pas l'unique façon dont ils puissent m'échoir, je puis aussi les acheter ou les voler – alors qu'on n'achète ni ne vole un pardon sans qu'il ne cesse, par là-même, d'en être un : c'est pourquoi je dois faire en sorte, si je veux être moderne, de ne jamais en avoir besoin.

Ce monde-machine, ce grand tout qui ne peut combler l'homme qu'en appauvrissant préalablement son désir, et qui ne le rassure qu'en lui apprenant d'abord à ne craindre que le genre de menace dont il est capable de le protéger, Saint Exupéry le compare tantôt à une fourmilière ou une termitière⁴, tantôt à une « *Administration* »⁵. Dans les deux cas, ce qui meut le tout est une force aveugle et bornée, qui vise soit la simple survie organique, la perpétuation de l'espèce, soit le confort matériel, la tranquillité assurée par la gestion exacte et prévisible de choses. S'agissant de l'« *Administration* », cette force animatrice prend la forme de l'« *intelligence* », que Saint Exupéry oppose à ce qu'il appelle l'« *esprit* » ; la première, dit-il, ne sait que décomposer, juxtaposer, calculer, mettre en équation, répéter et appliquer ; alors que le second anime, fait croître, unifie, contemple et ose⁶. Sans doute ces définitions restent-elles bien vagues ; sans doute aussi est-ce abîmer le beau mot d'*intelligence*, que de le réserver à la désignation d'une pensée platement utilitaire, indifférente à toute beauté et à toute forme de bien distincte du bien-être⁷. Mais l'on sent, derrière cette opposition approximative, une intuition juste : l'esprit est capable de déchoir, de se couler en une forme résiduelle et méconnaissable de lui-même, en se délestant de ce qui constitue pourtant son âme, à savoir le désir et la capacité de chercher *l'essence même* des choses, *le sens* qui les habite, qui seul les sauve de l'absurdité et de l'insignifiance, et les ennoblit au point d'en faire, pour certaines,

4. *Terre des hommes*, Paris, Gallimard, Folio, (noté désormais TDH), 1939, p. 150. PG, p. 234.

5. PG, p. 85 ; cf. aussi *La morale de la pente* (noté désormais MDP), in *Écrits de guerre 1939-1944*, Paris, Gallimard Folio, 1982, pp. 464-466, et *passim*.

6. MDP, pp. 466-470. PG, p. 50 ; pp. 51-52.

7. On peut penser ici à Bergson, dont Saint Exupéry fut le contemporain, qui opposait dans un esprit assez voisin, de façon plus systématiquement développée, mais au prix des mêmes limites, la « *raison* » et l'« *intuition* ». Nous ignorons si Saint Exupéry avait lu Bergson, mais ce genre d'idées était de toute façon dans l'air du temps, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, en réaction contre un XIX^e siècle étroitement raisonneur.

des raisons de vivre.

L'on pourrait croire que cette structure écrasante, et la façon rapetissante d'être ensemble et de vivre qu'elle induit, sont imposées de l'extérieur à l'homme moderne, le contraignant malgré lui à ne plus être qu'un « *individu* », de sorte que celui-ci en serait la victime. Mais tout indique qu'il n'en va pas exactement ainsi aux yeux de Saint Exupéry, et que, selon lui, si l'homme moderne est bien en quelque façon la victime d'un monde devenu « *termitière* », il en est cependant, dans une large mesure, une victime consentante. Car en vérité cet homme, le plus souvent, aime et désire ce monde et ce qu'il lui offre : la permission de faire de lui-même son propre centre, d'adopter envers l'extérieur l'attitude d'un bénéficiaire protégé par des droits qu'il peut revendiquer, et dont on n'a pas le droit d'exiger quoi que ce soit qui engagerait le fond de son être et le conduirait à se sacrifier. Il accepte volontiers le contrat le liant à ce monde, qui stipule que s'il ne peut attendre du monde que des choses, en retour ce sont seulement des choses que le monde pourra exiger de lui. Au fond il aime ce monde qui le dispense de l'aimer. Il aime ce monde qui l'autorise à penser qu'il en est la victime et à se plaindre de lui – car volontiers il s'en plaint, mais rarement sans cette mauvaise foi qui consiste à reprocher à l'autre d'être exactement ce que l'on veut qu'il soit.

Satisfaction ou plainte, il s'agit toujours, pour cet homme, de s'en tenir au rôle d'utilisateur, de locataire ou d'allocataire, tantôt bénéficiaire tantôt prestataire de services, mais jamais objet d'une véritable réquisition. Sourd d'avance au « *laisse tout et suis-moi* » que bien des choses du monde, relayant un appel venu de plus haut qu'elles, ne cessent de lui adresser. Saint Exupéry a des mots bien durs envers ces passagers de l'existence qui, fondamentalement, se reposent et se laissent porter, prennent leur part mais ne participent pas, ne sont au mieux que des « *témoins* » – terme sans doute mal choisi, employé à tort pour signifier la passivité et l'inertie de celui qui assiste aux choses mais ne les assiste pas : « *Le métier de témoin m'a toujours fait horreur. Que suis-je, si je ne participe pas ?* »⁸. Ceux-là, tels le sacristain, la chaisière ou le passager d'un navire, sont à ses yeux des « *parasites* », des « *vaincus* »⁹. Ne prenons pas trop au sérieux l'opprobre ainsi jeté sur telle ou telle corporation : Saint Exupéry, en vérité, comprend fort bien que la laideur morale de l'homme ne tient pas

8. *PG*, p. 185 ; aussi p. 188.

9. *Id.*, pp. 217-218.

à la nature des activités qu'il exerce – délits et crimes exceptés –, mais à l'esprit dans lequel il le fait. Ce sacristain qui vient d'être donné en exemple de parasite, est ailleurs proposé en exemple d'humble mais authentique « *participant* », d'homme contribuant à faire habiter la grandeur du sens dans la petitesse des choses, lui chez qui « *l'amour de son Dieu [...] se fait amour de l'allumage des cierges* »¹⁰. Ce qu'il faut entendre, c'est le mépris de l'auteur envers ceux qui ne se sentent redevables que de ce qui est stipulé par contrat, qui ne veulent se voir imputer que d'éventuels manquements à un code, et qui, tout en souffrant de la médiocrité de leur posture lorsqu'ils la sentent, souffrent plus encore à la perspective d'en changer. Le personnage de l'inspecteur Robineau, dans *Vol de nuit*, en est une illustration¹¹ : serviteur timoré d'une routine desséchante mais protectrice, mal à l'aise dans une fonction de chef qui, quoique modeste, est trop grande pour lui – lui qui répugne à porter atteinte au bien-être et aux droits de ses subordonnés, non par grandeur d'âme mais précisément au contraire par incapacité à aimer, à faire croître – il est le type même de celui dont il n'y a pas grand-chose à craindre, mais aussi, pour la même raison, pas grand-chose à espérer¹². Le contraste offert par la stature « *spirituelle* » de Rivière lui rend sensible sa propre platitude, lui inspire un certain désir d'en sortir – et c'est ce qui sauve Robineau de la grincherie ; mais ce désir est lui-même plat, ne parvient pas à dépasser le stade de la velléité balbutiante, et c'est petitement qu'il secoue sa petitesse, s'y enfonçant plutôt par la manière même dont il tente de lui échapper.

Sans doute ce type d'homme a-t-il toujours existé ; mais c'est le propre de l'époque moderne que de travailler activement à sa prolifération, de voir en lui le modèle d'homme à promouvoir : l'individu soucieux de son bien-être et de ses droits, et qui, pire encore, croit que la bonté consiste à respecter ou à favoriser ceux d'autrui – l'homme effroyablement *inoffensif*. Depuis le temps de Saint Exupéry, le progrès réalisé par l'individu consiste en ce qu'il ne souffre plus de son insignifiance, s'y sent parfaitement à l'aise, et à vrai dire ne la voit même plus, reculant ainsi en-dessous de Robineau qui, du moins, était encore capable de la ressentir et d'en éprouver de l'amer-

10. *Id.*, p. 43.

11. *Vol de nuit*, Paris, Gallimard, Le livre de poche, 1931 (noté désormais *VDN*), pp. 58-64.

12. En cela, l'« *individu* », détesté par Saint Exupéry, ressemble au « *faible* » honni par Nietzsche ; cf. *Généalogie de la morale*, trad. H. Albert, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1964, 1^{ère} dissertation, §11, p. 54. Difficile de dire, là aussi, s'il faut y voir une influence directe ou une rencontre.

tume ; de même, c'est désormais sans vergogne ni la moindre gêne qu'il ose revendiquer, trouvant parfaitement naturel qu'à lui, cette infime condensation de néant, bien des choses soient dues. De cette époque, dont la nôtre ne fait qu'accentuer les traits, Saint Exupéry tente parfois d'esquisser la figure globale, de façon directe, abstraite et conceptuelle plutôt qu'au travers de personnages ou d'événements qui la reflètent. Si les temps modernes ont tant enlaidi les hommes, c'est parce qu'ils ont d'abord subverti des idées et perverti des principes, laissant leurs noms intacts mais modifiant en profondeur leur substance. Ainsi notre auteur décrit-il, dans *Pilote de guerre*, l'altération infligée par la modernité à ce que celle-ci appellerait aujourd'hui trois « valeurs » fondamentales – cette façon de les nommer étant par elle-même significative du changement : la liberté, la charité et la fraternité¹³.

La *liberté* n'est plus désormais qu'une « *licence vague, exclusivement limitée par le tort causé à autrui* »¹⁴. Être libre, pour l'homme moderne, ne consiste plus à dominer, y compris en les maltraitant, ses petits désirs immédiats pour les tordre et les tendre vers ce qui est véritablement digne d'être désiré, mais à les laisser tels quels et à leur donner libre cours, à l'intérieur d'un champ, d'un « *espace de liberté* » qui a pour seules bornes le droit des autres à être « *libres* », eux aussi, de la même façon. Plus rien ne fait obstacle aux appétences vulgaires, aux envies faciles, aux aspirations basses, si ce n'est celles des autres ; elles n'ont plus à s'incliner devant autre chose qu'elles, qui se tiendraient au-dessus, mais seulement à s'arrêter devant les mêmes qu'elles, qui se tiennent à côté ; il ne s'agit plus de les dépasser, mais de les encadrer. Être libre – de faire quoi ? Pour être libre, ne faut-il pas vouloir certaines choses plutôt que d'autres ? Le contenu de la volonté est-il indifférent, et suffit-il de pouvoir le réaliser pour être libre ? Questions périmées, scrupules d'un autre temps, que la moderne aspiration au bien-être a rendu caduques, hors de propos, ne prêtant plus qu'à s'irriter ou à sourire.

La *charité* est devenue « *mouvement de pitié à l'égard des individus* »¹⁵, c'est-à-dire état d'âme, sensiblerie qui veut seulement préserver autrui de toute douleur et favoriser son bien-être – incapacité à supporter le spectacle de la souffrance, quels que soient les motifs

13. Cette fois, c'est avec Chesterton que Saint Exupéry semble s'accorder : cf. les fameuses « *vertus chrétiennes* » ayant « *viré à la folie* » (vérité, pitié, humilité), dans *Orthodoxie*, trad. L. d'Azay, Paris, Climats, 2010, pp. 50-52.

14. *PG*, p. 235.

15. *Id.*, p. 237.